

Leçons du passé : les chefs et le pouvoir

Combien d'hommes et de femmes ont donné leur vie, pour mener le long combat contre l'injustice sociale, contre l'exploitation de l'homme par l'homme. Et aujourd'hui, il faudrait mettre une croix sur toute cette histoire, la nier, la répudier ?

Non, dans aucun domaine, on ne procède ainsi. Sans doute faut-il revoir le passé, trier entre ce qui a été positif et ce qui serait une erreur. Il faudra aussi des idées nouvelles, des gens nouveaux. Mais ce serait un crime que de jeter une somme de dévouements, des expériences irremplaçables.

L'un des points qui devra être repensé et revu, c'est le statut que l'on donne aux dirigeants, aux chefs, au sein du mouvement social. La mode est à parler de "réseau", de "coordination". Mais quel que soit le mot, il y a bel et bien derrière des chefs en chair et en os.

On ne peut lutter contre les tenants de cette société avec une chance de succès que si l'on a, par expérience et par l'étude, beaucoup appris sur ces adversaires, sur ses moyens, ses réflexes, etc. Dans le monde actuel, seul un nombre limité de personnes peut acquérir ce capital indispensable. Voilà pourquoi il y a un besoin de "chefs".

Mais le mouvement ouvrier a donné aux chefs quelque chose d'autre, faisant d'ailleurs ce que fait la société avec tous les chefs qu'elle instaure : à la compétence, au rôle de transmetteur d'expérience, de coordinateur, on a ajouté un statut de supériorité. Le chef, la direction, font autorité.

"Pas de sauveur suprême" chante-t-on avec l'Internationale. Mais il est humain de retomber dans ce travers, par facilité et par faiblesse. Donner du pouvoir au chef, c'est s'alléger de ses propres responsabilités.

On a aussi étendu l'idée de discipline dans l'action, nécessaire mais librement consentie, à la discipline dans la pensée : les chefs ont raison, il faut leur obéir. Eh bien, il faut changer cette idée des chefs. Et pour cela, il faudra nous changer nous-mêmes. L'un ne va pas sans l'autre. Le militant de l'avenir ne peut être qu'un individu qui se fait son avis seul. Cela nécessite des années, et

c'est donc la vie entière de son parti qui doit pousser à cette individualité, cette liberté.

La politique ne devra plus être élaborée par une direction spécialisée, par un groupe qui apparaît du coup sacré aux yeux des autres. La politique doit être le fruit d'un travail du plus grand nombre des militants. Et la direction ne doit plus avoir pour rôle que de mettre en application les modalités de l'action décidée.

Considérer la discipline comme la force principale d'un parti, c'est reprendre ce qui est intrinsèque à tout l'ordre bourgeois. A la place, c'est une situation de méfiance instituée qui doit exister envers toute direction et tout chef. L'autoritarisme venant du haut et pesant sur la base doit être banni.

Aujourd'hui, dans toute la gauche et l'extrême-gauche, domine l'idée que le parti est sacré, parce qu'il dépasse chacun de nous, qu'il nous donne une force et une efficacité impressionnantes. Et le parti est devenu une fin en soi, hors de toute critique. Non, le parti, aussi admirable soit-il, n'est qu'un moyen. C'est un outil qui, comme tous les outils, comporte des dangers. Il doit à tous les niveaux être mis sous surveillance. Aucun pouvoir autre que celui de l'ensemble de la base ne doit s'y développer.

L'avenir est dans cette voie. Que nous sachions concevoir et préparer une nouvelle forme d'organisation, où la compétence ne donne aucun pouvoir, et le monde bourgeois aura du souci à se faire. Et si nous avons la chance d'avoir avec nous quelqu'un qui compte pour dix, tant mieux. Cela montre que l'homme peut être grand. Mais il ne faut surtout pas le placer au-dessus des autres. Nous devons rester égaux au regard de notre volonté à changer le monde.

20/5/2007

L'Ouvrier n° 182

ON PEUT PHOTOCOPIER, FAIRE CONNAITRE, DIFFUSER L'OUVRIER
(boîtes à lettres, marchés, affichages dans les cités)

Pour recevoir d'autres numéros, nous aider, nous écrire :
L'OUVRIER BP 64 - 94202 IVRY/SEINE CEDEX